Deux hébraïsants à Louvain: Jean Campensis et Nicolas Clénard

C'est vers la fin du XVème siècle que l'Europe occidentale commence à s'intéresser à l'hébreu [1]. Aussitôt, on a besoin d'outils de travail, grammaires et dictionnaires [2]. Parallèlement, l'enseignement public de l'hébreu se met en place dans les collèges trilingues et les universités [3]. Les premiers auteurs d'ouvrages grammaticaux, qui ont souvent étudié auprès de juifs (convertis ou non), se trouvent placés devant une tâche délicate: ils doivent adapter pour le lecteur latin des oeuvres rédigées en hébreu pour le public juif. On sait que la tradition grammaticale hébraïque commence avec Sa'adya Ga'on, se poursuit avec les grandes oeuvres des Xe et XIe siècles écrites en arabe [4] puis traduites en hébreu notamment par Abraham Ibn Ezra [5], et trouve son aboutissement au début du XIIIe siècle, avec

1 Sur l'histoire de la grammaire hébraïque en général, voir Barr & Téné 1971. Sur les hébraïsants chrétiens, Loewe 1971. Sur l'histoire de la grammaire en Europe, S. Auroux [éd.] 1992. Sur la grammaire hébraïque au XVIe siècle: Kukenheim 1951 et García-Jalón 1998.

2 Ce processus de «grammatisation» n'est pas propre à l'hébreu, il touche aussi les vernaculaires et les langues nouvellement découvertes. Voir l'introduction de S. Auroux à l'ouvrage cité (note précédente).

3 Sur Alcalá, voir García-Jalón 1998, 34 et Sáenz-Badillos 1990; sur Louvain, de Vocht 1951-55; sur Paris, Lefranc 1893 et Kessler-Mesguich 1998. Sur l'enseignement de l'hébreu en Allemagne, v. Geiger 1870.

4 Ce sont les travaux de Hayyugh (seconde moitié du Xe s.), et Ibn Ghanaḥ (première moitié du XIe s.). Voir Valle Rodríguez 1976, Sáenz-Badillos & Targarona Borrás 1988.

5 V. Bacher 1882 et Valle Rodriguez 1977.

Universidad Pontificia de Salamanca

les synthèses des Qimḥi. Ce sont ces derniers travaux qui servent de base aux hébraïsants chrétiens: ils faisaient autorité dans le monde juif [6], n'étaient pas trop difficiles à utiliser (en particulier le מלהך שבילי הדעת de Mošeh Qimḥi, relativement élémentaire), et avaient été mis au premier plan par Elie Lévita, dont le rôle dans le développement des études hébraïques chez les chrétiens n'est plus à démontrer. Ce travail d'adaptation s'est fait assez rapidement (une trentaine d'années), au travers d'ouvrages dont les ambitions, l'ampleur et la rigueur scientifique étaient variables, du modeste *alphabetum* de quelques pages aux *Institutions hébraïques* en plusieurs livres. C'est dans ce contexte que nous voudrions étudier deux grammaires qui ont en commun leur origine (Louvain), leur date de parution et le public auquel elles s'adressent. Ces deux ouvrages permettent en effet de se faire une idée des connaissances hébraïques considérées comme indispensables à l'étudiant (en particulier autodidacte) en ce premier tiers du XVIe siècle.

La grammaire de Campensis (1528)

La biographie tourmentée de l'hébraïsant néerlandais (1491-1538) a été longuement retracée par De Vocht 1951-55 (t. 2 et 3 *passim*) et nous n'y reviendrons pas. Notons simplement qu'il est représentatif de la mobilité des savants humanistes, qui n'hésitent pas à traverser l'Europe pour trouver un enseignement adapté ou assurer des cours. Cette circulation des hommes —et des ouvrages— joue un rôle important dans la diffusion des connaissances hébraïques au XVIe siècle. Avant de prendre ses fonctions au collège trilingue de Louvain, Campensis se rend en voyage d'études en Allemagne et y rencontre Sebastian Münster, qui lui montre les ouvrages de Lévita [8]; en 1531, il séjourne en Pologne, où une édition de sa grammaire sera publiée en 1534, puis en Italie, ce qui lui permet d'accom-

6 En 1523, le grammairien Abraham de Balmes regrette la position dominante prise par les Qimḥi, que trop d'auteurs selon lui suivent sans le moindre esprit critique.

7 Voir Weil 1963.

8 Et lui dédiera en termes chaleureux son édition du מלות ההגיון de Maïmonide. Sur les relations des deux hébraïsants, v. Burmeister 1970.

Universidad Pontificia de Salamanca

plir un vieux rêve: suivre l'enseignement d'Elie Lévita. La grammaire de Campensis, éditée d'abord à Louvain (1528) puis à Paris (1539, 1543, 1544) se réfère explicitement à l'enseignement de Lévita, ce qui est nouveau dans les ouvrages publiés en France: avant 1540, en effet, on trouve beaucoup plus de références (explicites ou non) à l'oeuvre des Qimḥi. A cela, pensons-nous, deux raisons: d'abord, les hébraïsants influents en France (comme Pagninus) ne sont pas des élèves de Lévita; ensuite, l'oeuvre de Münster, principal vecteur de diffusion de la pensée grammaticale de Lévita, s'est répandue en France relativement tard [9]. C'est par les travaux de Campensis et, dans une moindre mesure, de Clénard que l'enseignement de Lévita pénètre l'édition française.

Dans sa préface [10], Campensis dit avoir étudié et enseigné la langue sacrée pendant neuf ans avant d'écrire sa grammaire, et reconnaît sa dette à Lévita, comme il l'avait déjà fait dans le titre:

> *Ex variis libellis Eliae grammaticorum omnium doctissimi, huc fere congestum est opera Ioannis Campensis, quidquid ad absolutam grammaticen Hebraicam est necessarium. Quod indicabit tabula quae in fine adiungitur.*

Ce titre indique bien qu'il s'agit, comme chez Clénard un an plus tard, d'un condensé des connaissances élémentaires indispensables. La grammaire est tout à fait classique dans son plan. La première partie concerne les lettres: alphabet hébraïque, différence entre lettres radicales et «serviles» (*servientes*) [11], groupement des consonnes selon le point d'articulation, points-voyelles, règles de prononciation. On remarque que les voyelles sont présentées selon le modèle Qimḥi en (brèves et longues),

9 On trouve beaucoup d'ouvrages de Münster dans les inventaires des bibliothèques françaises, mais peu de citations chez les grammairiens. Un seul ouvrage grammatical de Münster a été publié à Paris: le *Compendium hebraicae grammaticae*, C. Wechel, 1537. Aquilon 1979 explique cette réticence des imprimeurs parisiens par des craintes d'ordre économique, mais aussi politique (risque de censure).

10 Elle est absente des éditions parisiennes, ainsi que le Psaume 61, exercice d'application.

11 Il s'agit des consonnes pouvant fonctionner comme des constituants morphologiques divers: préfixes, suffixes, éléments de schèmes, etc. Cette distinction entre radicales et serviles est traditionnelle chez les grammairiens juifs depuis Ibn Ghana.

Universidad Pontificia de Salamanca

comme chez presque tous les contemporains, alors que Münster n'utilise pas cette distinction. La partie morphologique commence par l'étude du verbe, pour lequel Campensis compte sept conjugaisons [12]. La description des formes est interrompue par une remarque de syntaxe sur les formes converties de l'hébreu biblique (p. 35 de l'éd. de 1553). Le chapitre sur la morphologie nominale suit fidèlement, en l'abrégeant, les troisième et quatrième partie du *Sefer Baḥur*. L'ouvrage se termine par quelques pages consacrées aux accents et aux pronoms séparés.

Campensis évite la terminologie trop spécialisée: il ne donne même pas les noms hébraïques des différents schèmes verbaux (בנינים). La seule innovation terminologique est l'emploi du terme «activopassivum» pour désigner les formes passives (פעול) qui, en prenant une valeur nominale, ont un sens actif, comme en latin «eruditus».

L'ouvrage de Campensis se présente donc comme un manuel qui n'a d'autre ambition que de fournir à l'étudiant autodidacte [13] les bases nécessaires à la lecture de la Bible: quelques règles de prononciation, suivies d'une description complète mais rapide de la morphologie (verbe et nom). Si on le compare à l'ensemble de la production grammaticale depuis Reuchlin, c'est de Münster qu'il est le plus proche, ce qui n'a rien d'étonnant puisque tous deux puisent à la même source.

LA GRAMMAIRE DE CLÉNARD

Nous ne reviendrons pas sur la biographie de Clénard (ou Cleynaerts, *ca.* 1494-1542), qui est bien connue [14]. Soulignons simplement son intérêt pour l'arabe. Il avait commencé à l'apprendre seul, sans maître et sans grammaire, exactement comme

12 Comme Lévita. Les grammairiens chrétiens ont hésité, comme d'ailleurs leurs devanciers juifs, sur le nombre total de schèmes verbaux (*binyanim*). Voir García-Jalón 1998, p.135.

13 Dans sa préface et sa correspondance, Campensis fait plusieurs fois état des difficultés qu'il a rencontrées dans son propre apprentissage autodidacte.

14 Voir les données fournies par Chauvin et Roersch 1900, la «chronologie de Clénard» parue avec sa correspondance (Roersch 1940-41, t. 1: XI-XIV) et le résumé de Bakelants et Hoven 1981, t. 1: V-VI.

Universidad Pontificia de Salamanca

Pellikan s'était lancé, vingt-cinq ans auparavant, dans le déchiffrement de l'hébreu [15]. D'abord frappé de la ressemblance entre l'arabe et l'hébreu, il devient peu à peu obsédé par l'idée d'une «croisade pacifique» [16]:

> J'ai, au début, étudié l'arabe pour avoir une compréhension plus parfaite de l'hébreu, à cause de l'affinité des deux langues; mais maintenant cette étude a pour moi une bien autre portée (...) Certes, parmi les auteurs qui écrivent en latin, nous en avons eu qui ont combattu par la plume cette secte impie. Mais en quoi cela atteint-il les Mahométans, si nous discutons, nous, en latin? Qu'importe aux ennemis que nous brandissions le glaive hors de leur portée? (...) Je veux former des élèves qui sachent utilement parler et écrire l'arabe: si bien qu'ils puissent, soit en leur présence par des entretiens, soit en leur absence [par des écrits], lutter contre les Musulmans.

C'est pourquoi Clénard s'est installé à Salamanque, où il donna des leçons privées et publiques (en 1533, il accepte une chaire de grec et de latin à l'Université de Salamanque); surtout, il étudie l'arabe auprès de l'érudit Hernán Nuñez de Toledo (1471-1553), qui avait collaboré à la Polyglotte d'Alcalá.

La Tabula in grammaticen hebraeam

Le succès de cette grammaire [18] fut rapide et durable puisque l'on réédita la Tabula jusqu'en 1589. Elle connut en tout vingt-trois éditions: une à Louvain (l'édition princeps de 1529),

15 Clénard utilise le Psautier polyglotte de Giustiniani (paru à Gênes en 1516). A partir du Ps. 82, riche en noms propres, Clénard reconstitue l'alphabet arabe et des rudiments de grammaire (en particulier les pluriels brisés). Voir l'épître aux Chrétiens (1540-41), dans laquelle il raconte ses progrès de manière pittoresque (Roersch 1940-41, t. 3: 167-176). Clénard ne fut pas le seul à utiliser ainsi le Psautier de Giustiniani, dont il faut souligner ici le rôle dans le développement des études arabes.

16 L'expression vient de Chauvin et Roersch 1900. Dans sa correspondance, cependant, Clénard se montre peu pacifique : chaque fois qu'il évoque l'«hérésie musulmane», il parle de combats, de glaive, de guerre, etc.

17 Lettre du 7/04/1540 (Roersch 1940-41, t. 3, p. 104).

18 De Paris, où il arrive en 1530, Clénard écrit à son ami Hoverius pour se féliciter d'avoir vendu en peu de temps un grand nombre de ses «bagatelles» (nugae): 500 exemplaires de sa grammaire grecque et 300 de sa grammaire hébraïque. On n'a pas de confirmation de ces chiffres.

Universidad Pontificia de Salamanca

quatorze à Paris (de 1533 à 1564), six à Cologne (de 1555 à 1581), une à Solingen (1540) et une à Leyde (1589) [19]. Comme son titre l'indique, elle est présentée sous forme de tableaux. Cette trouvaille pédagogique est sans doute à l'origine de son succès; car, nous le verrons plus loin, le manuel de Clénard est loin d'être original sur le fond. L'édition de 1529 est la seule dont l'auteur soit personnellement responsable, et nous savons par sa correspondance [20] qu'il était peu satisfait des rééditions (en particulier parisiennes) de format in-8°, la diminution de la taille des pages entraînant l'usage de caractères beaucoup plus petits. Clénard, avant tout soucieux de pédagogie, tenait aux grands caractères, plus faciles à lire et à mémoriser. S'il a intitulé son ouvrage «tabula», et non «grammatica», dit-il, ce n'est pas par hasard: la clarté de la présentation, la lisibilité de l'ouvrage, sont pour lui des éléments essentiels [21].

La *Tabula* de Clénard est divisée en trois parties d'inégale longueur: une introduction consacrée aux règles élémentaires de prononciation; un premier chapitre sur le verbe (pp. 12-96) [22]; un second chapitre sur la morphologie du nom (pp. 96-137). Les dernières pages traitent des affixes verbaux et des pronoms séparés. On retrouve donc exactement le même plan que chez Campensis. Dès le début, Clénard expose sa conception pédagogique, d'où découle son plan. Son manuel servira surtout d'aide-mémoire: en effet, ce n'est que par une lecture patiente des textes que l'apprenti hébraïsant maîtrisera la langue; concernant les règles de grammaire, sa pratique du latin lui en aura fait connaître suffisamment pour qu'il puisse s'y retrouver en hébreu; seule compte la connaissance de la morphologie car elle permet de retrouver les racines et donc d'utiliser le dictionnaire. En l'absence de règles précises, l'élève tâtonnera; mais c'est en tâtonnant qu'il apprendra le mieux (p. 13). L'essentiel étant d'identifier les racines, il convient donc de se concentrer sur la morphologie verbale et nominale: une fois qu'on la connaît, tout le reste devient facile.

19 Bakelants et Hoven ont retouvé 368 exemplaires provenant de 145 bibliothèques dans 19 pays.

20 Lettre du 18/07/1537.

21 Roersch 1940-41, t. 1, p. 135.

22 Les numéros de page renvoient à l'éd. de 1544 (Wechel, Paris).

Universidad Pontificia de Salamanca

La grammaire de Clénard se présente comme une suite de tableaux (c'est le sens de son titre hébreu, לוח הדקדוק, comme de son titre latin); on y trouve très peu d'exemples bibliques, et aucune référence à des sources (une seule fois, il est fait une allusion vague aux «grammairiens»). La description phonétique est réduite au strict minimum (12 p. sur 155). Comme dans un *alphabetum,* Clénard n'a pour ambition que de décrire la prononciation. On ne trouvera donc chez lui que très peu de termes techniques (*aspiratio* par exemple sera rajouté par Cinqarbres), et aucune allusion à la division des consonnes selon le point d'articulation. Les quelques indications données par Clénard concernent uniquement la prononciation, jamais la nature des consonnes. Lorsque le terme latin qu'il emploie ne lui paraît pas parfaitement adéquat, il le tempère d'un «veluti» qui le dispense de plus amples explications [23]. En effet, comme il le répète plusieurs fois dans sa correspondance à propos de l'enseignement du latin, Clénard est partisan d'une méthode directe, qui évite de commencer par des principes grammaticaux qu'il juge rebutants. Les «canones pronunciationis» sont donc présentés sous la forme la plus rudimentaire possible: une définition, un exemple, une transcription. On remarque aussi sa relative indifférence à la précision des transcriptions: puisque ח et כ se prononcent de la même manière en synchronie, ils seront tous deux transcrits par /ch /.

C'est dans la présentation des paradigmes que réside la véritable nouveauté de la *Tabula* de Clénard. Elle sera reprise par la plupart des grammairiens postérieurs. Comme pour les règles de prononciation, Clénard se contente de donner des indications directement utilisables, sans analyse ni référence à des sources. Il compte quatre conjugaisons: trois actives possédant chacune un passif, plus une (התפעל) qui est qualifiée de passive-réfléchie. Les différentes conjugaisons sont caractérisées à la fois d'un point de vue morphologique et sémantique: une présentation déjà adoptée par Campensis, et qui vient de Münster. Comme chez tous ses contemporains, qui suivent sur ce point la grammaire de Mošeh Qimḥi, le paradigme du verbe entier est celui du verbe

23 Par ex. p. 7: «א & ע veluti mutae».

Universidad Pontificia de Salamanca

P.Q.D. (= «visiter»), qui occupe les p. 18 à 22; il est suivi d'un appendice qui explique certaines difficultés morphologiques. Clénard procède de la même manière pour autres catégories de verbes. L'ordre dans lequel sont présentés les «temps» et les «modes» (ces termes sont employés indifféremment, ce qui sera relevé par les annotateurs futurs) est celui de Mošeh Qimḥi: prétérit, בינוני, פעול, infinitif, impératif. Clénard a visiblement utilisé le מהלך: en effet, il reproduit certaines formes verbales reconstruites qui se trouvent uniquement dans cette grammaire (et non chez Lévita); par exemple, pour le פעול de la racine בון, il donne בון, בונה, בונים, בונות [24].

On retrouve le même principe de présentation pour les formes nominales: un tableau suivi de quelques explications. La question des «affixes» (terme adopté par de nombreux grammairiens à la suite de Reuchlin), qui pourrait embarrasser l'étudiant, est également abordée de manière pragmatique: Clénard introduit la notion d'affixe par le biais de la phonétique (les changements de voyelles), et la simplifie grâce à un parallèle avec une notion familière de la grammaire latine: «par affixes, il faut entendre pronoms».

Si on dresse la liste des termes métalinguistiques qui se trouvent chez Clénard, on s'aperçoit de leur faible nombre et de leur caractère général. Ecrivant sa grammaire pour des débutants, il prend soin de n'employer que des termes familiers. Les seuls mots caractéristiques empruntés «mobilis» et «quiescens», que Clénard emploie pour rendre l'opposition prononcé/non prononcé (à propos du *alef*), et מוכרת / סמוך à propos de l'état construit.

Les éditions postérieures ne changeront pas grand chose au contenu de la grammaire. Celle de Cinquarbes (1550) vise à rendre l'ouvrage encore plus accessible aux débutants et à compléter les indications parfois elliptiques de l'original. Le lecteur royal considère visiblement la *Tabula* comme un manuel pour débutants, qu'il conseille de compléter par la lecture de ses propres écrits. Quant à l'édition de 1564, il s'agit surtout —mal-

24 Forme non attestée. Les exemples de participes passifs de racines de ce type sont très rares dans la Bible (cf., מול «circoncis»).

Universidad Pontificia de Salamanca

gré les noms prestigieux apparaissant sur la page de garde [25]— d'un enrichissement des références: on cite de Balmes, Ibn Ezra, Reuchlin, Chéradame, Pagninus, Münster... Ces rééditions annotées, qui ne changent rien au fond, sont fréquentes au XVIe siècle: la multiplication des sources d'information (même si l'information est mince) témoignent de ce qu'une discipline est en train de se constituer.

LA PÉDAGOGIE CLÉNARDIENNE

La grammaire de Clénard, rudimentaire et approximative, a remporté un large succès, aussi bien auprès des étudiants (qui l'ont achetée) que des spécialistes (qui l'ont annotée et rééditée). Elle est tout autant appréciée chez les historiens de la grammaire (seul de Vocht, dont les sympathies vont à Campensis, se montre sévère) que chez les contemporains. Kukenheim 1951 voit dans la *Tabula* l'apogée des études hébraïques au XVIème siècle [26]; déjà en 1565, J. Sturm écrivait:

> Avant que N. Clénard eût commencé à enseigner l'hébreu à Louvain, le nombre des étudiants de cette langue était bien faible; cependant Jean Campensis, homme capable et savant, mais pas aussi bon pédagogue que Clénard, l'enseignait au Collège de Busleiden. Dès que Clénard eut publié ses *Tables* et eut commencé à les expliquer, il fut étonnant de voir surgir subitement tant d'hommes qui s'adonnèrent à cette étude et atteignirent en peu de temps le but souhaité [27].

Clénard lui-même, qui n'hésitait jamais à s'adresser des louanges, se considérait comme un excellent pédagogue, tout aussi capable d'enseigner l'arabe aux étudiants de Salamanque que le latin à ses jeunes esclaves éthiopiens. Et il est vrai que

25 Johannes Isaac Lévi, juif converti au luthéranisme puis au catholicisme, professeur à Cologne, et deux lecteurs royaux, Jean Mercier et de son successeur, G. Génébrard.

26 Ce jugement doit être nuancé, car l'oeuvre de Pagninus joue également un rôle important, notamment chez les exégètes de la Bible.

27 Sturm, *Classicae Epistolae*, éd. Rott (1938).

Universidad Pontificia de Salamanca

la lecture de sa correspondance, dans laquelle il évoque surtout son enseignement des langues classiques, révèle un maître soucieux d'enseigner d'une manière vivante et animée [28]. Dans sa lettre aux chrétiens de 1540-41, il insiste sur la dimension «ludique» que doit avoir tout enseignement réussi (il joue sur le double sens du mot «ludus», qui signifie à la fois «jeu» et «école élémentaire»). Aux règles de grammaire, il préfère l'immersion dans la langue, et organise même des saynètes:

> J'enseignais ainsi tout cela et beaucoup d'autres choses encore, bien moins de la voix que du geste, de façon à faire pénétrer les mots, tout en jouant, dans l'esprit des enfants. Le moindre de mes soucis était de leur faire étudier, au début, les règles de la grammaire, matière rebutante. Mais, m'inspirant des marchands qui, en diverses régions, apprennent les langues par la pratique, je mettais tous mes soins, dans une telle affluence, à ne faire entendre partout que des mots latins. Bien plus, il était formellement interdit aux élèves, les premiers jours, d'écrire quoi que ce soit; mais, les yeux fixés sur le maître, ils habituaient leurs oreilles à percevoir les mots qu'il prononçait [29].
>
> J'exprimais par le geste de quoi il s'agissait, car j'avais décidé d'enseigner sans pompe professorale et sans apporter une leçon toute préparée: et je parlais de tout ce qui se présentait au hasard, sur le champ. Si je voyais quelqu'un avec un long nez, je faisais ma classe en riant et en palpant mon nez, tandis que Dentu [30] se mouchait (*«mungebat»*) de son côté. Puis je faisais apporter une chandelle en disant: «Tu, Nigrine, *munge* candelam» (= «mouche la chandelle»). S'il l'éteignait maladroitement, je faisais mine d'être en colère et de gronder. Les élèves voyaient en même temps ce que c'était que «candelam accendere» et «extinguere» [31].

Clénard est malheureusement moins prolixe sur la manière dont il organise ses cours d'hébreu, et il est probable qu'il les faisait avec plus de sérieux, mais autant de succès. Il est clair,

28 La pédagogie de Clénard a été étudiée par Breda-Simoes 1963, qui s'intéresse surtout à son enseignement du grec.

29 Epître aux chrétiens (Roersch 1940-41, t. 3, p. 202).

30 L'un des trois jeunes esclaves éthiopiens auxquels il a enseigné des rudiments de latin.

31 Roersch 1940-41, t. 3, p. 203.

Universidad Pontificia de Salamanca

d'après la préface de sa *Tabula* et différents passages de sa correspondance, qu'il souhaitait que ses auditeurs fussent aussi actifs que possible: c'est pourquoi il a composé pour eux une grammaire facile à consulter, débarrassée de la terminologie traditionnelle. De ce point de vue, la grammaire de Clénard est réussie: elle supplante d'ailleurs immédiatement celle de Campensis, dont elle était sans doute, à l'origine, une annexe.

LES RELATIONS CAMPENSIS / CLÉNARD

La relation entre l'oeuvre de Campensis et celle de Münster est évidente: Campensis écrit sa grammaire après un séjour à Heidelberg où il a rencontré Münster. Ce dernier venait d'ailleurs de publier sa *Grammatica hebraica absolutissima* (Bâle, Froben, 1525 et 1527), qui comporte une *«Tabula Conjugationum»*. Mais quelle est le rapport entre les oeuvres des deux hébraïsants de Louvain, parues à un an de distance? La dernière phrase du titre de Campensis est ambiguë: *«Quod indicabit tabula quae in fine adiungitur»*. Il y a bien une *tabula* à la fin de l'ouvrage, mais c'est une simple table des matières. Ne pourrait-on penser que Campensis avait chargé Clénard de mettre au point une annexe? [32] Les similitudes entre les deux grammaires (qui tantôt se répètent, tantôt se complètent), le témoignage de Clénard lui-même («je ne voulais pas avoir l'air de corriger Campensis» [33]), le titre, tout semble indiquer que les choses se sont passées ainsi, au départ. Mais les «institutions clénardines» comme le dit Génébrard (qui, en 1563 les recommande comme ouvrage d'initiation) ont été publiées à part et ont connu un succès immédiat, grâce à leur qualité pédagogique et à la personnalité de l'auteur. Il est amusant de constater que, quatre siècles après la mort des protagonistes, leurs biographes semblent épouser l'un ou l'autre parti. Pour Chauvin et Roersch (1900, pp. 110-112), les deux hébraïsants entretiennent des relations respectueuses de maître à élève; mais pour De Vocht 1951-55, qui a visiblement un faible pour Campensis et n'aime pas Clénard (t. 3, pp. 164-175), les revers

32 Burmeister 1970, p. 453.

33 «Campensem nollem videri emendare», lettre à Vasaeus, 1537, Roersch 1940-41, t. 1, p. 135.

Universidad Pontificia de Salamanca

du premier (en particulier l'impossibilité de faire imprimer à Louvain son commentaire des Psaumes [34]) sont entre autres le résultat de l'action sournoise du second: Clénard aurait été une arme «anti-trilingue» entre les mains de J. Latomus.

Il est certain que, du strict point de vue de l'enseignement, Clénard l'emportait largement. Nous avons évoqué ses méthodes pédagogiques et cité les témoignages élogieux de ses contemporains et de ses successeurs (Sturm, Génébrard). Campensis, et ceci est admis même par ses plus chauds partisans d'hier et d'aujourd'hui (De Vocht 1951-55, t. 3, p. 165), était souvent absent et son enseignement, peu méthodique, s'éparpillait dans toutes les directions. Il n'est donc pas étonnant que ses élèves l'aient peu à peu quitté pour rejoindre le Diestois... Ce dernier, dont la *Tabula* est proche, dans son inspiration sinon dans sa méthode, de la grammaire de Campensis, ne le cite nulle part dans son ouvrage. De plus, chaque fois qu'il l'évoque dans sa correspondance, c'est en termes neutres ou ambigus: par exemple, il laisse entendre que son maître n'a nullement la même curiosité intellectuelle que lui, puisque sa réponse sur une tournure spécifique de l'arabe le laisse sur sa faim [35].

CONCLUSION

Campensis et Clénard sont des enseignants, soucieux de diffuser des connaissances hébraïques élémentaires à tous ceux qui désirent les aborder de manière autodidact, non des théoriciens. En tant que «diffuseurs», ils participent à la construction d'une discipline nouvelle: la grammaire hébraïque. Certes, ils n'inno-

34 Il sera finalement publié à Nuremberg, en 1532, grâce à la protection de Dantiscus.

35 Epître aux chrétiens (1540-41): «En lisant et relisant les commentaires des Juifs, j'étais constamment tourmenté parce qu'ils disaient de tel ou tel mot que c'était de l'arabe. Aben ezra surtout me tracassait chaque fois qu'il répétait son *Phe Rapha* en langue ismaélitique (...) J'interrogeai Jean Campensis (...), alors professeur d'hébreu à Louvain, qui me dit: "*Phe rapha* est la même chose que l'adverbe *tunc*". Mais cela ne satisfaisait pas mon appétit et je guettais toujours l'occasion d'obtenir quelque texte écrit en caractères arabes, caractères que je n'avais pas encore vus jusqu'alors». (Roersch 1940-41, t. 3, p. 166).

Universidad Pontificia de Salamanca

vent pas du point de vue des contenus, mais, par leur apport pédagogique, ils jouent un rôle important de relais entre la somme de connaissances accumulée depuis le xème siècle dans le monde juif et la tradition occidentale d'étude de l'hébreu. De plus, ils illustrent deux aspects majeurs de l'hébraïsme chrétien de leur époque: Campensis est orienté vers la lecture de la Bible (il a commenté, dans son cours, l'Ecclésiaste et les Psaumes), tandis que Clénard s'intéresse avant tout aux langues orientales (hébreu et arabe). Les paradigmes de Clénard inspireront un grand nombre de ses successeurs. Et si, comme je l'ai suggéré ailleurs [36], la tâche essentielle du siècle de l'humanisme a été de forger les outils qui permettront aux savants, un siècle plus tard, d'aborder les textes sacrés d'un point de vue critique, on peut dire que Clénard et, dans une moindre mesure, Campensis ont joué un rôle fondamental dans la diffusion des connaissances élémentaires, préparant le terrain à des études plus approfondies.

SOPHIE KESSLER-MESGUICH
Département d'études hébraïques
Université Paris 8

BIBLIOGRAPHIE

Aquilon, P. (1979): «La réception de l'humanisme allemand à Paris à travers la production imprimée: 1480-1540», in *L'humanisme allemand (1480-1540), XVIIIème colloque international de Tours*. Paris: Vrin / Fink: 45-65

Auroux, S. [éd.] (1992): *Histoire des Idées Linguistiques*, t. 2. Bruxelles: Mardaga.

Bacher, W. (1882):*Abraham ibn Ezra als Grammatiker*. Strasbourg.

Bakelants, L. & Hoven R. (1981): *Bibliographie des oeuvres de Nicolas Clénard 1529-1700*, tt. I et II. Verviers.

Barr, J. & Téné, D. (1971): «Linguistic Literature, Hebrew», *Encyclopaedia Judaica*, vol. 16, col.1352-1401. Jérusalem: Keter.

36 Notamment dans ma thèse de doctorat, *Les études hébraïques en France, de François Tissard à Richard Simon (1508-1680)*, qui doit paraître prochainement.

Universidad Pontificia de Salamanca

Breda-Simoes, M. (1963): «Un 'pédagogiste' du XVIème siècle, Nicolas Clénard», in *Pédagogues et Juristes, Congrès du Centre d'études supérieures de la Renaissance de Tours*. Paris: Vrin: 157-172.

Burmeister, K. H. (1970): «Johannes Campensis und Sebastian Münster. Ihre Stellung in der Geschichge der hebraischen Sprachstudien», *Ephemerides Theologicae Lovanienses* 46: 441-460.

Chauvin, V. & Roersch, A. (1900): *Étude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard*. Bruxelles: Académie Royale.

García-Jalón, S. (1998): *La gramática hebrea en Europa en el siglo XVI. Guía de lectura de las obras impresas*. Salamanca: Universidad Pontificia.

Geiger, L. (1870): *Das Studium der Hebräischen Sprache in Deutschland vom Ende des XVbis zur Mitte des XVI Jahrhunderts*. Breslau: Schletter.

Kessler-Mesguich, S. (1998): «L'enseignement de l'hébreu et de l'araméen à Paris (1530-1560) d'après les oeuvres grammaticales des lecteurs royaux», *in* Marc Fumaroli (dir.), *Les origines du Collège de France (1500-1560)*, Paris: Collège de France/Klincksieck: 357-374.

Kukenheim, L. (1951): *Contributions à l'histoire de la grammaire grecque, latine et hébraïque à l'époque de la Renaissance*. Leiden: E. J. Brill.

Lefranc, A. (1893): *Histoire du Collège de France, depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire*. Paris.

Loewe, R. (1971): «Hebraists, Christian», *Encyclopaedia Judaica*, vol. 8, col. 10-72. Jérusalem: Keter.

Roersch, A. [éd.] (1940-41): *Correspondance de Nicolas Clénard*, 3 vols. Bruxelles: Palais des Académies.

Sáenz-Badillos, A. (1990): *La Filología bíblica en los primeros helenistas de Alcalá*. Estella: Verbo divino.

Sáenz-Badillos, A. - Taragona Borrás, J. (1988): *Gramáticos hebreos de Al-Andalus, siglos X-XII, filología y Biblia*. Córdoba: El Almendro.

Sturm, J. [éd. par J. G. G. Rott] (1938): *Classicae Epistolae*. Rott, Paris/ Strasbourg: Droz/ Fides.

Valle Rodríguez, C. del (1976): «Gramáticos hebreos españoles. Notas bibliográficas», *Repertorio de Historia de las Ciencias Eclesiásticas en España*. Salamanca: Universidad Pontificia: 243-298.

— (1977): *La obra gramatical de Abraham Ibn 'Ezra*. Fundación Juan March, Serie Universitaria n. 14.

Vocht, H. de (1951-55): *History of the Foundation and the Rise of the Collegium Trilingue Lovaniense. Louvain* (4 vols.): Publications Universitaires.

Universidad Pontificia de Salamanca

Weil, G. E. (1963): *Elie Levita, humaniste et massorète (1469-1549)*. Leiden: Brill.

RESUMEN

Es bien sabido que «los comienzos del siglo XVI suponen una encrucijada en la historia de la lingüística hebrea» (Barr & Téné, 1971, col. 1390). Los filólogos cristianos debían traducir y adaptar para los lectores en latín las obras de gramática dirigidas a los judíos, y escritas en hebreo algunos siglos atrás. Este traspaso de conocimientos se ha logrado a través de obras de gramática de desigual valor y alcance. El propósito de este artículo es estudiar dos gramáticas escritas en la misma época y lugar, ambas destinadas a proporcionar al principiante una información completa sobre la morfología hebrea; dichas obras nos permiten tomar conciencia de cuáles eran los conocimientos elementales que se consideraban necesarios para leer hebreo a comienzos del siglo XVI. Puesto que la principal tarea de los humanistas era proveer de útiles (gramáticas y diccionarios) para el estudio de la Biblia, puede decirse que Nicolás Clenardo y Jean Campensis desempeñaron un papel importante en la expansión de estos conocimientos básicos, y abrieron camino a estudios (críticos) más elaborados durante el siglo posterior.

ABSTRACT

It is well known that «the early 16th century is a turning point in the history of Hebrew linguistics» (Barr & Téné, 1971, col. 1390). Christian scholars had to translate and adapt for the Latin readers the grammatical works intended for Jews and·written in Hebrew several centuries before. This transfer of knowledge has been achieved through grammatical works of unequal value and extent. The purpose of this paper is to study two grammars written in the same time and at the same place, both of them trying to give the beginner a complete information about the Hebrew morphology; they allow us to be aware of what was the elementary knowledge considered as necessary for reading Hebrew in the beginning of the 16th century. Since the main task of the Humanists was to provide tools (grammars and dictionaries) for Bible study, it is possible to say that Nicolas Clenard et Jean Campensis played an important part in the spreading of this basic knowledge, and paved the way for more elaborate (critical) studies in the next century.

Universidad Pontificia de Salamanca